La théorie
de la « verge de Dieu »
dans les tragédies religieuses
d'André de Rivaudeau
et de Robert Garnier

DAMON
DI MAURO

In the sixteenth century, writers of both confessions often had recourse to the Old Testament notion of the “rod of God” in order to account for the hand which the wicked had in the evil perpetrated upon their co-religionists. This study proposes to show that the religious tragedies of Rivaudeau and Garnier both drew inspiration from Synesius of Cyrene’s doctrine concerning the persecution of the faithful. According to this Greek Father, the divine scourge will not escape punishment by mere virtue of the fact that he has served as the agent of chastisement. This appointed state appears tantamount to reprobation. To be sure, Synesius goes beyond biblical teaching in sully and demonizing the foe.

La France de la dernière moitié du XVI^e siècle s’est abîmée dans des discordes civiles sans cesse renaissantes qui ont ravagé le territoire, aggravé l’effet des calamités naturelles et plongé les hommes dans un état presque permanent de désarroi et d’insécurité. C’était donc une époque de sang et de larmes, mais aussi une époque profondément croyante, car les maux qui agitaient le pays n’ont pas manqué d’éveiller les consciences. Tout naturellement, les grandes épreuves d’Israël dans l’Ancien Testament étaient présentes à l’esprit pour rendre compte des furieux massacres qui se commettaient quotidiennement sous les yeux des habitants. C’est ainsi que les fléaux qui affectaient alors la chrétienté ont été directement attribués aux péchés commis et à la colère divine¹. Or, selon l’Histoire sacrée, l’Éternel se sert souvent d’un intermédiaire — d’un peuple étranger ou d’un monarque sévère — pour infliger ses châtements. L’agent de ces infortunes représente la « verge de Dieu » dans le langage de Canaan. La mission dont ce mauvais élu est chargé, et dont celui-ci est même inconscient, ne supprime pas pour autant

sa responsabilité. Quand il verse dans la cruauté, après avoir été au service du Très-Haut, il tombe lui-même sous le coup de son jugement².

La formule a fait recette au XVI^e siècle, tant chez les protestants que chez les catholiques. Tout un chacun sait qu'Agrippa d'Aubigné s'en sert à maintes reprises dans ses *Tragiques* :

Ces verges, qui sur nous s'esgayent comm'au jeu
Sales de nostre sang, vont-elles pas au feu ?

(*Misères*, v. 1291–1292)³

Les tragédies bibliques d'André de Rivaudeau (1540–1580?) et de Robert Garnier (1545?–1590) accordent elles aussi une place de choix à la théorie de la « verge de Dieu ». L'*Aman* (1566) de Rivaudeau présente les Juifs captifs en Perse, menacés d'extermination par la rancune d'un vizir influent, alors que *Les Juifves* (1583) de Garnier traitent des malheurs de Sédécie, dernier roi de Juda, frappé dans sa famille et dans sa chair par Nabuchodonosor, après la chute de Jérusalem. Dans l'une et l'autre pièce, les persécuteurs païens se trouvent à leur insu au service de la justice divine. C'est justement parce que ceux-ci s'enivrent de leur puissance, en outrepassant leur mission et en se croyant autonomes, qu'ils se voient bientôt punis à leur tour. Voilà une conception religieuse, voire une « théodicée » (qui, selon l'étymologie, signifie une justification de Dieu), dont la convergence avec l'enseignement scripturaire s'offre en clair. Et pourtant, chez le calviniste Rivaudeau et chez le catholique Garnier, même si l'idée d'un Dieu qui châtie va de soi, et, qui plus est, même si le châtiment est perçu comme une chose utile et salutaire, tous les deux auteurs engagés font preuve d'une sensibilité suraiguë au problème du « méchant-instrument »⁴. De temps immémoriaux, le mal enduré par les croyants, et plus particulièrement le mal qu'infligent les incrédules, a été un scandale pour l'intelligence humaine. L'Écriture ne se prononce pas sur la raison pour laquelle la Providence choisit souvent parmi les plus pervers, parmi les pires de la terre, pour exercer ses jugements. Le cri de détresse du prophète Habacuc (« Pourquoi te tais-tu quand le meschant devore celui qui est plus juste que soy ? » [I, 13]⁵), reste sans réponse, si ce n'est la fameuse sentence « Le juste vivra en sa foy » (II, 4). C'est ainsi que la théorie de la « verge de Dieu » telle qu'elle paraît dans l'*Aman* et *Les Juifves* nous semble alimentée par une source nouvelle : il s'agit de Synésius de Cyrène, évêque de Ptolémaïs à l'orée du V^e siècle, qui s'essaie dans ses *Épîtres* à cette question épineuse. Nous voulons montrer ici que Rivaudeau et Garnier se sont inspirés tour à tour de sa doctrine de la persécution des fidèles.

Synésius de Cyrène

Synésius de Cryène était un écrivain fort à la mode durant la Renaissance. L'article que rédige André Thevet à son sujet dans ses *Vrais portraits et vies des hommes illustres*⁶ nous ouvre une voie royale pour comprendre l'intérêt que les lettrés du temps portaient à ce Père grec. Thevet, le cosmographe du roi, nous rappelle que les Anciens l'avaient baptisé le « Philosophe Chrestien », et cela, sans doute, en raison d'un double courant — l'esprit hellénique (surtout néoplatonicien) et l'esprit chrétien — dont son œuvre est imprégnée et qu'elle confond parfaitement, même du haut de la chaire. Voilà pourquoi les syncrétistes du XVI^e siècle ont fait du philosophe-évêque un des leurs. D'autre part, l'engouement pour Synésius s'éclaircit davantage lorsqu'on songe un peu aux misères publiques de son propre temps. Comme le remarque Thevet :

Il florist du temps de l'empereur Theodose le ieune... et auquel temps que Attila Roy des Huns et quasi de toutes les nations jouïoit ses ieux en l'Europe sur l'Empire Occidentale, et se disoit par sa tyranie estre le fleau de Dieu. Et Genseric Roy des Vandales s'accageoit l'Espagne, et depuis la Libye : aussi fut il bien besoing pour les grandes heresies qui continuerent lors de plus en plus à pulluler et à persecuter l'Eglise, le dict Synezius se fait Chrestien...⁷

Comme la civilisation romaine et l'hellénisme touchaient à l'agonie, Synésius, dans ses écrits, en épie les signes. Voilà ce qui a dû frapper et émouvoir l'imagination des hommes de la Renaissance, qui ont volontiers rapproché les temps mouvementés et agités du Cyrénéen avec leur propre période de déchirement et de malheur.

Les œuvres de Synésius furent rééditées par les humanistes les plus renommés pour leur érudition. Son *Traité des songes* fut traduit par Marsile Ficin en 1497⁸. Érasme fit publier son jeu d'esprit *Éloge de la calvitie* en 1515 avec son propre *Éloge de la folie*⁹. En 1553, les œuvres complètes de Synésius eurent les honneurs de l'impression, due aux soins d'Adrien Turnèbe¹⁰. Quant aux *Hymnes* du chantre de Cyrène, elles furent publiées de nombreuses fois au cours du XVI^e siècle, le plus souvent avec une traduction latine. Néanmoins, c'est grâce à sa très riche correspondance que Synésius devait sa grande célébrité à l'époque¹¹. Ses *Épîtres* avaient d'abord connu un très vif succès au Moyen Âge, ce qu'atteste le grand nombre de manuscrits qui nous sont parvenus (environ 260). À la Renaissance, elles furent, entre autres, éditées par Manuce Alde (1499), Chrestien Wechel (1553) et Thomas Naogeorgus (1559). Or, c'est dans cette correspondance, et précisément aux *Épîtres* LVII et LVIII, que s'élabore une théorie de la persécution des justes,

peut-être unique dans la littérature chrétienne. L'évêque de Ptolémaïs y retrace l'histoire de ses démêlés avec le nouveau gouverneur de la province — un certain Andronicus. La situation paraît dramatique : c'est un homme sans instruction, cupide et féroce, qui a obtenu sa charge à prix d'argent, et qui maintenant, après tant d'autres plaies qui se sont abattues sur la Cyrénaïque — tremblements de terre, invasions de sauterelles, peste, famine, raids barbares — achève sa ruine. Selon Synésius, il s'agit d'une véritable lutte entre le Bien et le Mal.

Au sujet d'Andronicus, l'épistolographe ne tarit pas. Il n'est pas besoin d'entrer dans tous les détails de l'affaire — les abus du nouveau Verrès d'abord, à savoir les débauches, les spoliations et les actes de cruauté dans lesquels il se vautre ; puis, les représentations de Synésius ; ensuite, les injures, les bravades et les violences redoublées du préfet ; enfin, la peine d'excommunication (la première, en fait, qu'enregistre l'histoire de l'Eglise) dont l'évêque finira par le frapper. Qu'il suffise de dire que Synésius trouve en lui un fléau bien plus redoutable que tous ceux qui ont déjà ravagé sa province. Synésius adresse donc une lettre ouverte à ses ouailles pour tirer une leçon spirituelle des maux présents¹² :

Les fléaux qui désolent le monde accomplissent sans doute les desseins de la Providence, puisqu'ils viennent punir des coupables, mais ils n'en sont pas moins détestés et maudits de Dieu : *Je susciterai contre vous, dit le Seigneur, une race qui vous fera subir toute espèce d'afflictions*. Mais ces ennemis qu'il a armés, lui-même va les châtier ensuite : *Car après vous avoir vaincus, ajoute-t-il, ils n'ont pas eu pitié de vous, ils vous ont traités inhumainement*¹³.

Et cependant, il ne peut en être autrement. Rien d'étonnant à ce que les méchants-instruments jouissent ainsi de leur puissance et de leur fortune, c'est-à-dire à ce qu'ils se montrent cruels, vindicatifs, orgueilleux et blasphémateurs ; car, dans le vrai, ils ne font que satisfaire leur perversité foncière. Et c'est justement pour cette raison que la Divinité les aurait suscités pour assouvir sa vengeance. Comme explique le « Philosophe Chrestien » :

Si Dieu veut châtier les hommes, il a, pour le servir, tantôt les démons qui dirigent les nuées de sauterelles, tantôt ceux qui propagent la peste ; d'autres fois c'est une nation barbare ou un chef ennemi : en un mot toutes les puissances malfaisantes sont à ses ordres ; mais il les hait cependant parce qu'elles sont malfaisantes. Dieu ne crée point lui-même ces instruments de calamités : il les trouve, et il en use. Êtes-vous le digne exécuteur d'une œuvre de colère ? Eh bien ! c'est là précisément ce qui vous sépare de Dieu. Parmi les vases dont nous usons, il en est de vils, il en est de précieux. On estime ou on méprise un objet selon l'usage auquel on l'emploie... la verge qui frappe est odieuse, car elle sert à la colère, et souvent on a eu regret d'en avoir usé. Dieu prend sous sa protection particulière ceux qui sont punis ; car ce n'est pas un médiocre bonheur

quand nous sommes jugés dignes d'être visités par la Providence, et lavés de nos péchés par le châtement. Mais Dieu n'en déteste pas moins les puissances ennemies qui nous punissent ; car tout ce qui est doué d'une force destructive est odieux au Créateur. Ces cruels fléaux, hommes ou démons, ne songent pas en nous frappant à servir les desseins de Dieu : ils ne font qu'obéir à leur nature perverse, quand ils nous infligent les calamités. C'est ainsi que notre pays méritait sans doute les afflictions dont vous venez de l'accabler, mais vous n'en serez pas moins puni...¹⁴

Il nous semble que Synésius développe l'enseignement biblique au sujet du « méchant-instrument » en y coulant une pensée bien plus absolue et apparemment sans merci :

C'est un membre incurable qu'il faut retrancher du corps des fidèles, pour que la gangrène n'atteigne pas les parties encore saines : car le mal se communique facilement ; et à toucher ce qui est impur on contracte des souillures : or il faut conserver devant Dieu la pureté de corps et d'âme¹⁵.

La pensée sous-jacente serait celle de la réprobation. Synésius va jusqu'à traiter Andronicus de « δαίμων ». L'on peut mesurer l'« originalité » de l'évêque de Ptolémaïs en confrontant sa théorie de la persécution des justes avec celle de Jean Calvin, le maître à penser sur ce sujet au XVI^e siècle¹⁶. Calvin se montre sensible au scandale du mal dans le monde et soucieux d'en venir aux prises avec les malheurs collectifs et particuliers de son temps¹⁷. Il consacre tout un chapitre au problème du « méchant-instrument » dans l'*Institution chrétienne* (I, 18) : « Que Dieu se sert si bien des méchants, et ploie leurs cœurs à exécuter ses jugements, que toutefois Il demeure pur de toute tache et macule »¹⁸. À l'instar de Synésius, Calvin croit que Dieu se sert des malfaites qui sont déjà présents sur terre en les canalisant et en les orientant pour accomplir ses propres desseins, soit pour avertir, soit pour punir. Le premier souci du réformateur, c'est d'exonérer l'Éternel de tout soupçon de complicité avec le mal : « ...nous disons qu'il n'y a nul consentement de Dieu avec les meschans, quand ils sont poussez de luy par un juste iugement à faire ce qui ne leur est pas licite »¹⁹. Si divergence il y a entre les deux théologiens, c'est que Synésius a l'air de dire que le « méchant-instrument » signe sa propre condamnation, par cela même qu'il sert à punir : « Êtes-vous le digne exécuteur d'une œuvre de colère? Eh bien! c'est là précisément ce qui vous sépare de Dieu²⁰. » Par contre, comme l'a montré Elliot Forsyth, Calvin souscrit à la notion du « comble des péchés »²¹. C'est-à-dire que l'apparente prospérité des persécuteurs s'explique par le fait que le Très-Haut leur accorde encore le temps de se repentir :

To carry out the chastisement of his children, God is able to make use of the evil schemes of the wicked, which he turns to his service, though he is not responsible for the evil that motivates them. In the end, his punishment of the wicked is certain, but what we see as delay or inaction are often due to the fact that god, in his mercy, holds back his vengeance until the sinner has accumulated the “full measure of sin”, thus giving him the chance to repent before he is struck down in this life by the hand of the Lord²².

Bref, c’est une chose que de dire que Dieu ne laissera pas impunis les méchants qui persistent dans le mal et qui ne changent pas de conduite, c’en est une autre que d’affirmer que leur mission de châtiment des croyants est le signe même par lequel se reconnaît leur malédiction. Par ce petit coup de pouce théologique, la pensée synésienne servira de réconfort au XVI^e siècle pour les chrétiens des deux confessions, qui y trouveront les signes précis qui marquent en même temps l’amour de Dieu pour les siens et l’endurcissement sans retour des adversaires.

L’Aman de Rivaudeau

En 1566, le protestant poitevin André de Rivaudeau fait imprimer avec ses *Œuvres poétiques* une tragédie biblique conforme aux règles du théâtre antique²³. Cette pièce s’inspire du livre d’*Esther* et met en scène le peuple élu sous le coup d’un arrêt de mort par la haine meurtrière d’un vizir païen. Dès le monologue protatique de Mardochée, le problème des persécuteurs des justes est mis en relief :

Est-il doncques ainsi, que tous ceux là qui suyvent
La trace du Seigneur, et selon ses loix vivent,
Sont tousjours affligez ? Et les injurieux
Sont tousjours en repos, tousjours victorieux,
Riches à nos despens, rehaussez de noz pertes,
Et des biens emportez de nos maisons desertes,
Forts par nostre foiblesse, et par nos maux, heureux,
Et par nostre vergongne hautement glorieux,
Et souvent revestus des despouilles sanglantes
Du saint peuple de Dieu par leurs mains violentes ? (v. 1–11)

À l’acte II, Rivaudeau aborde explicitement la conception hébraïque du fléau, ou de la verge de Dieu. C’est le chœur des captives juives qui l’expose en faisant entendre ses plaintes :

Je ne suis point estonnée
D’entendre qu’un Roy vainqueur
Donne la mort ordonnée

Aux Juifs par le Seigneur.
Les Rois Ministres souvent
Et bourreaux du Dieu vivant
Executent sa justice
En chastiant notre vice.

Car la main vraiment bourrelle
De l'Egyptien cruel
En servitude mortelle
Tenoit le pauvre Israël.
Les Roys sont verges de Dieu
Et fleaus du peuple Hebrieu
Qui n'excèdent une onglée
De leur puissance réglée.

Et bien que mis en besogne
Par le vouloir du Seigneur,
Leur cruauté les éloigne
Et prive de sa faveur.
Car Dieu se sert des meschans
Au salut de ses enfans,
Et souvent les plus coupables
Sont tyrans des miserables. (v. 997–1020)

L'exposition des deux premières strophes serait conforme à la doctrine calvinienne, tout en s'appuyant aussi sur l'enseignement biblique. C'est surtout dans la troisième strophe que l'influence synésienne se fait sentir, où Rivaudeau pousse les ministres des vengences célestes au noir, en les traitant de condamnés sans sursis. C'est que la mission même de ces oppresseurs leur interdit désormais la « faveur » (v. 1016) divine. Le poète tragique précise aussi que « ...souvent les plus coupables / Sont tyrans des miserables » (v. 1019–1020), ou comme le dira encore le chœur au plus fort de la détresse, « Les pires donc sont maistres des meilleurs » (v. 1689).

Nous savons par ailleurs que Rivaudeau s'inspire du *Discours contre Andronicus* parce qu'il cite Synésius dans sa traduction du *Manuel* d'Épictète, ou plus exactement il le cite dans ses copieuses notes qui font suite au texte : les « Observations sur les doctrines d'Épictète »²⁴. Le chapitre X d'Épictète lui servira de tremplin :

Ne di jamais de rien de ce monde : J'ay perdu cela, mais : je l'ay rendu. Ton fils est il mort? il a esté rendu. Ton champ t'a il esté osté? il a aussi esté rendu. Mais celui qui te l'a osté est meschant. Que te chaut-il par qui celui qui te l'avoit donné l'a redemandé²⁵.

En commentant ce passage, le vulgarisateur qu'est Rivaudeau prend note de la remarquable coïncidence qui existe entre le stoïcisme et l'Évangile sur cet important point de morale :

Ce discours est fort saint et digne du Chrestien, ou ceus qui portent leurs pertes, voire bien petites, si impatiemment qu'ils en deviennent fols, sont enseignés par un païen²⁶.

À Rivaudeau de faire ensuite le rapprochement entre Épicète et Job pour prêter au philosophe grec une intention qui servira une théologie tout à fait providentialiste :

Mais te l'ay rendu. Cecy est conforme à la sentence de ce grand amy de Dieu Job, comme il est escript au 1. ch. de son livre. Dieu me l'a donné, Dieu me l'a osté. Il s'est fait comme il a pleu au Seigneur, le nom de Dieu soit beni. Et ne faut douter que cecy ne se raporte à la volonté de Dieu par l'opinion du philosophe. Car il dit apres : mais celui qui me ravist le mien est meschant. Que te chaut-il par qui celui qui te l'a donné le te redemande? Ces ravisseurs et persecuteurs des justes sont bourreaus et comme fleaus et verges de Dieu, qui sont après jettées au feu. Ce qui est gentilement discouru par Synese evesque de Ptolemaïde en ses Epistres que Suyde appelle merueilleuses. Là il nomme ces tyrans *κακοποιουδς δυνάμεις*, c'est à dire puissances mauvaises et meffaisantes, dont j'ay parlé en ma Tragoedie Aman qui est au jour ²⁷.

Rivaudeau cite justement ici à l'appui les vers 1009–1020 de son *Aman* (c'est-à-dire, le chœur dont nous venons de faire grand état) où il expose la question des fléaux. En tout cas, à en croire le poète poitevin, les souffrances de ses coreligionnaires viennent d'en haut, selon le plan divin, et il ne faut surtout pas se scandaliser de ce que les pires impies soient l'instrument de leurs infélicités. À ses yeux, ce sont des êtres déchus, dont la perte est certaine, et qui sont désormais promis à la condamnation éternelle. C'est que Rivaudeau ne manque pas de filer la métaphore originale en déclarant que ces « verges de Dieu... sont après jettées au feu ». Cette dernière image semble de son cru. Il est le premier, à notre connaissance, à l'employer au XVI^e siècle²⁸. Le thème du feu-châtiment, quant à lui, a du moins des résonances bibliques bien précises. On pense, par exemple, aux villes maudites de Sodome et Gomorrhe sur lesquelles l'Éternel fait pleuvoir du soufre et du feu (Gn XIX), au tourment de la géhenne dont parle Jésus-Christ (Mt XVIII, 9) et à l'étang de feu et de soufre embrasé du Jugement dernier (Ap XIV, 10 ; Ap XIX, 20 ; Ap XXI, 8). Pour Rivaudeau, la volonté dépravée que représente Aman, en sa qualité de « verge de Dieu », sera également vouée au feu qui ne s'éteint point. À l'issue du drame, il a soin de nous signaler que ce personnage (le « plus meschant du monde » [v. 1974]) — ne fait pas appel à la grâce divine pour être sauvé — ce qui finira par le conduire aux portes de l'Enfer :

Nostre Aman est deffait, en maugreant les Dieux
Ne vous attendés plus de le voir en ces lieux.
Sçachez qu'il n'a voulu en mourant reconnoistre
Ni le grand Dieu des Juifs, ni le soleil pour maistre.
Et aprenés que Dieu fait cheoper les meschans
Aux pieges qu'ils avoyent droissé pour ses enfans. (v. 2037–2042)

Les Juifves de Garnier

Les Juifves occupe une place de choix dans le théâtre français de la Renaissance. Après avoir puisé uniquement à l'histoire romaine et à la mythologie grecque pour couler six tragédies dans le moule de Sénèque, Robert Garnier se laissa solliciter par le renouveau de la littérature religieuse et choisit un sujet biblique. Sa dernière pièce raconte l'histoire de Sédécie, dont la chute est en même temps celle de la capitale juive, prise d'assaut après deux ans de siège, avec ses circonstances particulièrement tragiques : les enfants du roi parjure sont égorgés en sa présence et lui-même est frappé de cécité. Il y avait d'abord là pour le poète-magistrat, il est vrai, un sujet sacré qui présentait plus d'un lien de parenté avec la tragédie gréco-latine. Mais, d'après la critique, ce n'est autre que l'*Aman* de notre Rivaudeau qui aurait vraisemblablement donné à Garnier l'idée d'une pièce sur le dernier épisode du duel entre Sédécie et Nabuchodonosor²⁹. Les digressions sur l'inconduite du dernier roi de Juda jouent un rôle capital dans *Aman*, y revenant jusqu'à cinq reprises (v. 207–210, 470–484, 937–996, 1045–1052, 1407–1410). Rivaudeau rejette formellement sur lui la responsabilité de la déportation des Juifs ainsi que de l'état déplorable où ils se trouvent réduits :

O Sedecie, encor durent tes vices,
Et le malheur que tu as pourchassé
Au peuple Hebrieu, ton temps est bien passé
Mais ton mal non, ta race est abolie,
Mais nous sentons encores ta folie. (v. 470–474)

En ce qui concerne l'exil des Hébreux, Sédécie passe pour avoir commis en quelque sorte la faute originelle. Garnier était sans doute sensible aux possibilités dramatiques d'un tel personnage, qui attire aussi notoirement la rancœur divine et sur sa personne et sur sa race tout entière. C'était donc pour Garnier une grande infortune, et un fait hautement exemplaire, dans un cadre éminemment biblique. Surtout, l'œuvre de Rivaudeau mettait au point pour Garnier une doctrine du rôle des exécutants dans les épreuves que le Ciel envoie — chose d'ailleurs qui le préoccupait depuis toujours, car il ne

manquera pas de reprendre la théorie des fléaux et de la placer dans la bouche du personnage du Prophète au dénouement des *Juifves* (v. 2115 sq.).

Comme l'a bien montré M.-M. Mouflard, une des grandes préoccupations métaphysiques de Garnier, laquelle semble le « hanter » en revenant constamment sous sa plume, est justement le problème du mal, ainsi que son corollaire nécessaire, celui de la justice des dieux en permettant le mal³⁰. Si, à ses débuts, notre auteur tragique a de la peine à concilier les cruautés qui se commettent ici-bas et la bonté des dieux, du moins l'origine des infortunes humaines n'est jamais en doute. De tragédie en tragédie on voit ses personnages affirmer tout haut qu'ils se sont attirés les foudres du Ciel par leurs propres méfaits ou bien par ceux non expiés de leurs ancêtres. Cela se remarque de sa première héroïne Porcie (« Les Dieux meuz à courrous / Pour nos impietez n'ont plus souci de nous » [*Porcie* v. 597–598]) jusqu'à sa dernière, Amital, la reine-mère des Hébreux (« Nous avons du grand Dieu provoqué les choleres » [*Juifves* v. 688])³¹. Et Garnier lui-même, confronté au jour le jour à la haine et aux pires atrocités, ne se détache jamais de cette pensée, qu'il la fasse exprimer à ses protagonistes ou qu'il la souligne directement dans une épître dédicatoire : que tous les maux auxquels la petite et la grande patrie se trouvent en proie ne sont que le contre-coup des péchés commis par les Français. On se rappelle aussi la fameuse préface-dédicace des *Juifves* : « Or vous ay-je icy représenté les souspirables calamitez d'un peuple, qui a comme nous abandonné son Dieu ».

S'inscrit bien évidemment dans cette problématique du mal la question des persécuteurs. Garnier s'en occupe dès ses tragédies romaines. Dans *Porcie* (1568), l'héroïne éponyme met en question la justice des dieux, qui ont l'air de « favoriser le vice » (v. 600), puisque les malfaiteurs semblent aller toujours leur train. Sa confidente la Nourrice lui fait entendre la voix de la sagesse : c'est que la punition de ces francs pécheurs ne sera que plus sévère pour être retardée :

Ce n'est que pour un temps : pour un temps les mesfaits
Demeurent impunis à ceux qui les ont faicts.
Et mesme diroit-on, voyant que la Fortune
A leurs mauvais desseins se demonstre opportune,
Que les Dieux sont pour eux, mais ils le font exprés
A fin de les punir plus aigrement après. (*Porcie*, v. 601–606)

Cornélie, dans la tragédie qui porte son nom, pousse des plaintes du même genre que Porcie. Et son interlocuteur Philippe, en faisant écho à la leçon de la Nourrice, affirme lui aussi que la Vengeance n'est pas toujours prompte à frapper les coupables³² : « Le merité supplice / Ne suit inconti-

nent apres le malefice » (*Cornelie* v. 891–892). De même, selon Philippe, le jugement marche néanmoins vers son terme et ne sera que plus terrible pour avoir été retardé — et déjà se trouve ébauchée la grande idée théologique du « méchant-instrument » que Garnier développera dans sa seule pièce biblique :

Et souvent les grands Dieux gardent expressément
Les hommes scelerez pour nostre chatiment :
Puis s'en estans servis, rendent avec usure
Le guerdon de leur crime et de leur forfaiture. (*Cornelie*, v. 893–896)

D'après R. Lebègue et M.-M. Mouflard, il est fort possible que Garnier ait subi l'influence du traité de Plutarque *Pourquoy la Justice divine differe quelquefois la punition des malefices*³³. À cette époque, Jacques Amyot venait de traduire ses *Œuvres morales et meslees* (1572) en français, et c'est sans doute pour cette raison que *Cornelie* (1574) paraît être l'œuvre garnérienne la plus profondément marquée par le traité du philosophe grec³⁴. Au dire de Plutarque, dont l'enseignement se mettait d'ailleurs au diapason de l'Évangile pour les hommes du XVI^e siècle, si parfois la Divinité traîne en longueur ses punitions, c'est pour donner aux malfaiteurs le temps du repentir³⁵. Mais lorsque les méchants persistent dans leur voie, il est sûr que la vengeance divine finira par les atteindre. Si ce n'est dans cette vie, ce sera dans l'autre, ou bien dans leur descendance. Ce qui a probablement inspiré au magistrat manceau les vers que voici :

L'ire des bons Dieux excitée
Est paresseuse à nous punir :
Souvent la peine meritée
Se garde aux races à venir :
Mais d'autant qu'ils l'ont retenue,
Prompts à pardonner nos pechez,
D'autant plus se monstrent faschez
Quand nostre offense continue. (*Cornelie* v. 159–166)³⁶

Voilà pourquoi le Ciel souffre ces « hommes scelerez », pour un temps, quitte à leur rendre ensuite au double de leurs forfaits.

Pendant sa période « grecque », Garnier n'en semble pas moins inquiet des retards de la justice. À titre d'exemple, dans sa *Troade* de 1579, il ne saurait boucler le drame sans y rajouter la punition de Polymestor, frappé dans sa descendance et dans sa chair, de crainte que « le spectacle de l'impiété des coupables n'inspire des doutes sur la providence divine »³⁷. Comme le constate le chœur des femmes troyennes :

Car jamais en ce monde un fait pernicieux
 D'un mechant ne demeure impuni par les dieux :
 Et, s'ils se monstrent lents à venger son offense,
 Comme ils font quelquefois, ce n'est par connivence.
 Car tost ou tard son chef sent leur bras punisseur :
 Ou s'il ne le sent point, sera son successeur. (*La Troade*, v. 2449–2454)

En feuilletant les œuvres de Rivaudeau, Garnier est tombé sur des textes qui offraient en clair des notions qui lui étaient à cœur depuis toujours et qui pouvaient cristalliser à ses yeux les desseins profonds de la Providence divine envers les fidèles qui se trouvent dans cette situation fâcheuse, pour ne pas dire absurde, d'être en butte aux agressions et aux vexations des pires transgresseurs. Rivaudeau ramène également dans ses « Observations » le sujet des fléaux à son cadre chrétien, rapprochant l'enseignement stoïcien d'Épictète du syncrétisme de Synésius pour expliquer la nature, le rôle et la fin des oppresseurs. Même si Garnier n'a pas recueilli la théorie synésienne chez Rivaudeau — ce qui serait un emprunt au deuxième degré — nous savons que Garnier n'était pas sans connaître de première main les écrits de Synésius. Un parent éloigné, Jaques Courtin de Cissé, venait de traduire les *Hymnes* du chantre de Cyrène en vers français en les publiant à la suite de ses propres œuvres poétiques en 1581³⁸. Bien plus, la pièce liminaire que Garnier lui envoie à cette occasion révèle justement sa préoccupation des fléaux :

Tu nous montres, CISSE, que toutes ces miseres
 Dont le grand Dieu punist les peuples et les Roys,
 Font en vain resonner le theatre François,
 Et qu'il faut recourir aux divines prieres.

Pour en passer finalement aux *Juifves*, et plus précisément à ce farouche V^e acte où éclate la catastrophe, la terreur et la pitié ont comme emplis la scène au récit du Prophète. Lorsque Sédécie réapparaît, les yeux sanglants, l'émotion est à son comble. Celui-ci cède pleinement à sa douleur :

... un Roy privé de liberté,
 De royaume, d'amis, d'enfans et de clairté.
 Qui vit si miserable ? autour de ceste masse
 Voyez-vous un malheur qui mon malheur surpasse ? (v. 2097–2100)

Le Prophète rappelle au devoir ce roi, dont le spectacle de ses enfants massacrés a failli conduire au bord de la folie (v. 1913–1916, 1987–1994). L'homme de Dieu ne nie point que l'infortune de Sédécie soit au-delà de l'imagination ; encore l'exhorte-t-il à s'incliner avec reconnaissance devant

la volonté divine. C'est là que Sédécie s'élève au-dessus de sa misère pour accepter avec le courage d'un Job l'épreuve que Dieu lui envoie : « Tousjours soit-il benist, et que par trop d'angoisse / Jamais desesperé je ne le deconnoisse » (v. 2103–2104). Dans les vers qui suivent, le roi déchu reconnaît son entière culpabilité. Toutefois, il n'arrive pas à chasser un doute quant aux voies insondables de la Providence dans toutes ces terribles aventures :

Je suis cause de tout, je le sçay, mais pourquoi
Me fait-il torturer par un pire que moy ?
Par ce Roy Chaldean qui rien ne le redoute,
Que sa grace n'invoque, ainçois qui la reboute ? (v. 2109–2112)

Le Prophète, en rendant réponse à Sédécie, lui révèle enfin le doigt de Dieu dans ces fâcheux événements. La leçon que fait entendre l'agent du Ciel n'est pas différente de celle que chantait déjà le chœur d'*Aman* cité plus haut. De plus, le Prophète fait voir au roi châtié le sort réservé à celui que le Très-Haut a chargé d'exécuter ses vengeances, tout comme l'indiquait déjà aussi Rivaudeau dans ses « Observations » sur la doctrine d'Epictète :

Et ne sçavez-vous pas qu'il [Dieu] le fait tout expres,
Le souffre en ses horreurs, pour l'en punir apres ?
Il use de sa dextre à venger son colere,
Comme fait d'une verge une prudente mere
Envers son cher enfant, quand une mauvaitié
Qu'il a fait à quelqu'un, veut qu'il soit chatié,
Car apres cet usage en la flamme on la rue,
Ou avecques mespris est en pieces rompues. (v. 2113–2120)

La discussion ne tourne plus ici autour des délais de la justice, comme dans les tragédies profanes³⁹. À la conclusion des *Juifves*, la question brûlante qui tourmente Sédécie relève plus précisément du rôle des impies dans les châtiments que l'Éternel inflige. Selon le Prophète, si Dieu livre Sédécie entre les mains d'un homme beaucoup plus méchant que lui, à savoir entre les mains d'un roi barbare qui n'a ni foi ni loi, et qui profite de la situation désespérée des Juifs pour s'abandonner à ses mauvais penchants, c'est tout à fait dans l'ordre des choses : « ...il le fait tout expres » (v. 2113). Et par cela même que le Seigneur a chargé Nabuchodonosor de frapper les Israélites, cela prouve qu'il a le chef ennemi en horreur : « Le souffre en ses horreurs, pour l'en punir apres » (v. 2114). C'est donc signe que le tyran est une volonté dépravée et corrompue. Ce mauvais élu, qui ignore absolument le dessein de salut dont il est cependant l'agent, ne fait que confirmer par la suite sa malédiction en cédant à sa nature perverse pour se vautrer dans les pires horreurs. On se rappelle le mot de Synésius de Cyrène, « On estime

ou on meprise un objet selon l'usage auquel on l'emploie », donc « ...la verge qui frappe est odieuse, car elle sert à la colere »⁴⁰. Il précise aussi que « ...tout ce qui est doué d'une force destructive est odieux au Créateur »⁴¹. Le roi de Babylone devient effectivement dans *Les Juifves*, comme l'affirme le Prophète, l'« Execrable instrument de la rancœur celeste » (v. 1840). C'est ainsi que cette « verge » de colère qu'est le vainqueur — chose tout à fait odieuse et méprisable — sera vouée à la destruction : « Car apres cet usage en la flamme on la rue, / Ou avecques mespris est en pieces rompue » (v. 2115–2120). Comme nous l'avons signalé au sujet de Rivaudeau, l'image de la verge jettée au feu nous conduit aux portes de l'Enfer.

Dans la Bible, Nabuchodonosor se voit chargé, il est vrai, d'une mission providentielle à l'égard de la nation élue. C'est lui que le prophète Jérémie appelle le « serviteur » même de Dieu (Jr XXV, 9 ; XXVII, 6 ; XLIII, 10). C'est bien lui aussi qui se trouvera frappé de démence et ravalé au rang de bête, comme une peine bien assortie à sa philautie (Dn IV). Le Prophète de Garnier ne manque pas d'en faire mention : « ...[tu] prendras, homme sanglant, / La figure d'un bœuf pasturant et buglant » (v. 2149–2150). Significativement, dans l'Histoire sacrée, Nabuchodonosor revient à lui et se repent de ses outrances. Garnier n'en souffle mot. La bestialisation du tyran paraît sans remède sous sa plume. Le dramaturge a soin de le noircir et le diaboliser. Cela revient à dire que le roi de Babylone s'avère complètement méchant et malveillant dans *Les Juifves*. Cette force destructrice, qui marque les ministres des infélicités, selon Synésius, l'habite et le possède tout entier. On dirait même que c'est le propre du personnage, qui est partout représenté comme avide de carnage, s'enivrant du sang de ses victimes et se gorgeant de leur chair⁴².

Par contre, en ce qui concerne Sédécie, le châtement que l'Éternel lui inflige est plutôt signe de son élection. À la différence de son oppresseur, le dernier roi de Juda s'avoue coupable ; il se fait contrit et se soumet devant la main qui le frappe. Et l'on peut dire que si Dieu le punit ainsi, c'est qu'il ne l'a pas entièrement abandonné, mais qu'il se souvient encore de lui. Et l'évêque de Ptolémaïs de noter : « Dieu prend sous sa protection particulière ceux qui sont punis ; car ce n'est pas un médiocre bonheur quand nous sommes jugés dignes d'être visités par la Providence, et lavés de nos péchés par le châtement »⁴³. Mais nous touchons là une toute autre thématique biblique, qui a certainement alimenté la pensée de Synésius, et qui, à coup sûr, n'était pas loin non plus de celle de Garnier⁴⁴.

Pour conclure, *Les Juifves* de Robert Garnier constitue, tout comme l'*Aman* d'André de Rivaudeau, la démonstration et l'illustration de cette doctrine spirituelle qu'expose Synésius de Cyrène dans ses fameuses *Épîtres*.

Nous savons que le théâtre de Garnier, bien plus que celui de son prédécesseur protestant, a pénétré dans tous les milieux⁴⁵. Nous sommes donc en mesure de comprendre la sorte de consolation qu'apportait aux hommes du XVI^e siècle finissant, avides de lumière et assoiffés de justice, la sévère leçon que fait entendre le personnage du Prophète lorsqu'il reprend à son tour la théorie de « la verge de Dieu ». Certes, les perspectives de l'avènement d'un jugement céleste devaient donner quelque satisfaction aux opprimés du temps. Même si la vengeance tarde, celle-ci ne sera que plus terrible pour être retardée. Double satisfaction. Mais les dernières paroles de consolation de l'interprète de Dieu appartiennent à un autre ordre, et ont leur effet immédiat : elles donnent à penser que les « méchants-instruments » ne sont tels que parce que la Providence divine les a entièrement abandonnés. S'il n'en était pas ainsi, le Ciel n'userait pas de ces détestables agents de destruction. En fin de compte, les persécutés de l'époque pouvaient avoir l'ultime satisfaction de savoir que les ministres de leurs malheurs étaient désormais maudits et perdus au conseil du Très-Haut.

Gordon College

Notes

1. Sur ce sujet, on consultera avec profit *Les Malheurs des temps : Histoire des fléaux et des calamités en France*, sous la direction de Jean Delumeau et Yves Lequin (Paris : Larousse, 1987), p. 273–92.
2. Voir par exemple Is 10:1–19, Jr 51:20–26.
3. Cf. *Misères* v. 197–199, 802–804 ; *Vengeances* v. 363–366 ; *Jugement* v. 237–238.
4. L'expression est de M.-M. Mouflard, *Robert Garnier (1545–1590), L'Œuvre* (La Roche-sur-Yon : Imprimerie Centrale de l'Ouest, 1963), p. 106–7.
5. *La Bible, qui est toute la Sainte Esriture...* (Genève : François Perrin, 1567).
6. *Les vrais portraits et vies des hommes illustres*, tome 1 (Paris : Veuve J. Kervet et G. Chaudière, 1584), p. 31 recto à 33 verso. Il n'est peut-être pas indifférent de signaler que Robert Garnier a envoyé son tribut d'éloges à son ami Thevet pour son ouvrage dernier-né. Ces vers liminaires sont reproduits par R. Lebègue dans son édition critique, *Les Juifves, Bradamante, Poésies diverses* (Paris : Les Belles Lettres, 1949), p. 243–4.
7. André Thevet, *op. cit.*, p. 31 verso.
8. Synesius, *De somniis* (Venetiis: Aldus Manutius, 1497).
9. *In hoc opere contenta. Ludus L. Annæi Senecæ, De morte Claudii Cæsaris, nuper in Germania repertus cum scholiis Beati Rhenani, Synesius Cyrenensis de laudibus Calviti, Ioanne Phrea Britanno interprete, cum scholiis Beati rhenani. Erasmi Roterodami Morie Encomium, cum commentariis Gerhardi Listrii, trium linguarum periti. Epistola apologetica Erasmi Roterodami ad Martinum Dorpium theologum.* Basileae, in ædibus Ioannis Frobenii, mense martio, anno MDXV. Sur cette édition érasmiennne, voir les remarques de Lisa Jardine, *Erasmus, Man of Letters: the construction of charisma in print* (Princeton: Princeton University Press, 1993), p. 180–187.

10. *Synesius, episcopus Cyrenensis : Opuscula* (Parisiis: A. Turnebi, 1553). Cette belle édition eut certainement un grand rayonnement à l'époque. La « librairie » de Michel de Montaigne en possédait un exemplaire, qui contenait, à ce qu'il semble, des notes manuscrites de Théodore de Bèze (B.N. : Z. Payen. 503).
11. Érasme citera les *Épîtres* de Synésius au moins douze fois dans ses *Adages* : Clavum clavo pellere (I ii 4) ; Ilias malorum (I iii 26) ; Cornicibus vivacior (I vi 64) ; In planiciem equum (I viii 82) ; Fuere quondam strenui Milesii (I ix 49) ; Camelus vel Scabiosa complurium asinorum gestat onera (I ix 58) ; De pilo pendet. De filo pendet (I ix 72) ; Cælum territat (II iv 6) ; Levissima res oratio (III i 18) ; Murem ostendit pro leone (III i 20) ; Pugnis et calcibus (III i 21) ; Ne patris nomen quidem dicere possit (III i 45) : *Des. Erasmi Rot. Operum. Secundus tomus. Adagiorum Chiliades quatuor cum sesquicenturia complectens...* Basileae ex officina Frobeniana. MDXL.
12. Certains éditeurs ont vu que ces lettres constituaient plutôt un discours, d'où le *Discours contre Andronicus*. C'est pourquoi la traduction dont nous nous servons ici les met à part : H. Druon, *Œuvres de Synésius... traduites entièrement, pour la première fois en français, et précédées d'une étude biographique et littéraire* (Paris : Hachette, 1878), p. 378–91. Quant au texte original, on peut l'aborder dans J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, Paris, 1864, LXVI, 1383–1400. Pour une édition récente, qui comporte aussi une traduction française juxta-linéaire et de copieuses notes, voir Synésios de Cyrène, *Correspondance*, éd. Denis Roques, tomes II et III (Paris : Les Belles Lettres, 2003). Pour la clarté et l'élégance du style, nous préférons la vieille traduction de Druon.
13. Il serait très malaisé de préciser la provenance de cette citation parce que l'évêque improvisé n'était pas encore très versé dans les Livres saints, et l'avouait ouvertement : Cf. Lettre CXXXVI. D. Roques suggère Jr XXVII. La citation évoque pourtant Jr XXV, 9, Ha I, 6 sq. et Is XLVII ; cf. Am VI, 14.
14. *Op. cit.*, p. 378–79.
15. *Op. cit.*, p. 390.
16. Nous tenons à signaler entre parenthèses que le jeune Calvin avait bel et bien lu le *Discours contre Andronicus* ; mais, de rapprochements précis ici, il n'est guère question. Puisque d'ailleurs le Cyrénéen était un chrétien d'une espèce à part, il est peu probable que son œuvre, tout imbu de spéculation néoplatonicienne, eût plu au futur réformateur de Genève. C'est dans son commentaire sur le *De Clementia* (1532) que Calvin cite notre Père grec : « Facies.) Quod graecis nunc schema, nunc πρόσωπον dicitur. Synesius ἐαλωκνίας πόλεως σχῆμα... Facies enim non solum in hominum corporibus, sed in re qualibet accipitur pro specie », Ford Lewis Battles et André Malan Hugo, *Calvin's Commentary on Seneca's De Clementia* (Leiden: E.J. Brill, 1969), p. 134–135. La citation émane justement de la lettre LVII des *Épîtres* : « σχῆμα πόλεως ἐαλωκνίας αὐτῇ περιτέθεικεν », J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, Paris, 1864, LXVI, 1389 C. Selon toute probabilité, Calvin eût abordé la correspondance de Synésius dans la belle édition aldine d'épistolographes grecs : *Epistolæ diversorum philosophorum, oratorum, rhetorum sex & viginti* (Venetiis: Aldus Manutius, 1499).
17. Voir Richard Stauffer, *Dieu, la création et la Providence dans la prédication de Calvin* (Berne, Frankfurt, Las Vegas : Peter Lang, 1978).
18. *Institution de la religion chrestienne*, éd. J.-D. Benoît, 5 vol. (Paris : Vrin, 1957–1963).
19. *Ibid.*, p. 263.

20. *Op. cit.*, p. 378–9.
21. Elliot Forsyth, « Calvin's Concept of the Justice of God », *Australian Journal of French Studies* 31/3 (1994), p. 274–91. Voir aussi son article, « D'Aubigné, Calvin et le comble des péchés », *Mélanges sur la littérature de la Renaissance à la mémoire de V.-L. Saulnier* (Genève : Droz, 1984), p. 263–72. À la limite, il existe chez Calvin la notion que l'Éternel peut desserrer les rênes aux suppôts de Satan pour qu'ils se conduisent eux-mêmes à la mort : « Dieu souventes fois laissera les meschans... il les nourrira comme si on engraissoit une beste, voire pour attendre le jour qu'on la doit esgorger et l'envoyer à la boucherie » : *Opera quae supersunt omnia*, éd. Baum et al. (Brunswick : Schwetschke, 1863–1900), XLIX, 830.
22. *Ibid.*, p. 289.
23. Nous abordons le texte dans l'édition critique de Keith Cameron : *Aman, tragédie sainte* (Genève : Droz, 1969).
24. Léontine Zanta a réédité cet ouvrage avec soin au début du siècle précédent : *La traduction française du Manuel d'Epictète d'André de Rivaudeau au XVI^e siècle* (Paris : Champion, 1914).
25. *Ibid.* p. 104.
26. *Ibid.* p. 137.
27. *Ibid.* p. 138.
28. À part les auteurs Rivaudeau, Garnier et D'Aubigné, l'image se rencontrera dans un pamphlet protestant suite à la Saint-Barthélémy : « Mais cependant voicy trois consolations principales que nous y prenons. L'une que non obstant la rage de Satan & des Tyrans elle [l'Eglise] est demeuree invincible. L'autre que les Tyrans & persecuteurs n'eschappent iamais son iugement, ains qu'il iette les verges au feu apres qu'il s'en est servi pour un temps. Et la troisieme qu'il faut que nous soyons ainsi faicts conformes à l'image de Christ, & que nous souffrions avec luy pour regner aussi avec luy. » *Le Tocsin contre les massacreurs et auteurs des confusions en France* (Reims : Iean Martin, 1579), p. 255.
29. Voir surtout R. Lebègue, *Les Juives de Robert Garnier*, (« Les cours de Sorbonne ») (Paris : SEDES, 1979), p. 33–4 ; M.-M. Mouflard, *Robert Garnier (1545–1590), Les Sources* (La Roche-sur-Yon : Imprimerie Centrale de l'Ouest, 1964), p. 250–2 ; et G. Jondorf, *Robert Garnier and the Themes of Political Tragedy in the Sixteenth Century* (Cambridge : Cambridge University Press, 1969), p. 131–2. Ajoutons que l'attention de Garnier a peut-être été attirée sur l'*Aman* de Rivaudeau par Rémy Belleau, ami de l'un et de l'autre poète tragique. L'amitié que porte Rivaudeau à Belleau est attestée par son « Epistre à Remy Belleau », *Les œuvres poétiques*, éd. C. Mourain de Sourdeval (Paris : Auguste Aubry, 1859), p. 223–6. Quant aux relations entre Belleau et Garnier, elles sont aussi attestées par le commerce d'éloges qu'ils ont entretenu en s'envoyant des pièces liminaires.
30. *Œuvre*, p. 96–107.
31. Nous citons l'œuvre de Garnier d'après l'édition de R. Lebègue, *Les Juifves, Bradamante, Poésies diverses* (Paris : Les Belles Lettres, 1949) ; *La Troade, Antigone* (Paris : Les Belles Lettres, 1952) ; *Porcie, Cornélie* (Paris : Les Belles Lettres, 1973) ; *Marc Antoine, Hippolyte* (Paris : Les Belles Lettres, 1974).
32. Cf. *La Troade* v. 2449–2454 ; *Les Juifves* v. 1833–1836.

33. Voir *Cornelie*, éd. R. Lebègue, p. 268 et 274 ; Mouflard, *Sources*, p. 309.
34. Plutarque, *Œuvres morales et meslees*, trad. Jacques Amyot (Paris : Vascosan, 1572), p. 260.
35. Sur la longanimité de Dieu d'après le NT, voir surtout Rm II, 4–6 ; 1 Tm I, 13–16 ; 1 Pi III, 20 ; 2 P III, 9. Voir aussi Mt XVIII, 12–14 ; Jn VI, 39 ; 1 Tm II, 4. Mais la notion plonge ses racines jusques dans l'AT : voir Is XXX, 18 ; Ez XVIII, 23, 32 ; Ez XXXIII, 11.
36. Cf. Jean de la Taille, *La Famine*, éd. Elliot Forsyth (Paris : Didier, 1968), v. 771–776 ; *Les Juifves* v. 1395–1396.
37. Voir *La Troade*, éd. R. Lebègue, p. 249.
38. Courtin de Cissé, Jacques. *Les Hymnes de Synese cyrenean evesque de Ptolemaide*. Traduits de Grec en François (Paris : Gilles Beys, 1581).
39. Depuis le chœur de *La Troade* (v. 2449–2454), la question des longueurs de la justice semble résolue pour Garnier. Elle ne mérite qu'une seule mention ou, pour mieux dire, une seule affirmation dans *Les Juifves* :

Mais Dieu qui juste a voulu nostre offense
 Chastier par ses mains,
 Ne laissera, bien que tard, sans vengeance
 Ses meurtres inhumains. (v. 1833–1836)
40. *Les œuvres de Synésius*..., p. 81.
41. *Ibid.*, p. 81.
42. Les invectives se multiplient dans le texte pour achever la peinture de ce roi sauvage et dénaturé : « monstre abominable » (v. 1074, 1987), « bourreau » (v. 1481, 1493, 1880, 1860, 2033), « monstre horrible » (v. 1491), « carnacier » (v. 1493, 2122), « massacreur » (v. 1493), « beste sanguinaire » (v. 1880), « mechant » (v. 1887), « destestable » (v. 1887), « monstre infernal » (v. 1889), « veinqueur inhumain » (v. 1909), « monstre sanguinaire » (v. 2031), « meurtrier d'innocens » (v. 2033), « cruel » (v. 2045) et « Roy persecuteur » (v. 2057).
43. *Op. cit.*, p. 379.
44. Selon les Écritures, la correction des fautes implique nécessairement la Paternité de Dieu : voir Dt VIII, 5 ; Jb V, 17–18 ; Ps XCIV, 12 ; Pr III, 11–12 ; Pr XIII, 24 ; Pr XXIII, 13–14 ; 1 Co XI, 32, He XII, 4–11 ; Ap III, 19.
45. Cf. R. Lebègue, « Succès et influence de Robert Garnier », *Etudes sur le théâtre français* (Paris : Nizet, 1977), p. 220–52.